



LA “NOUVELLE HISTOIRE DE L’OUEST”

RÉ-INTERPRÉTATION, TRANSMISSION, RÉCEPTION

NATHALIE MASSIP

Université Toulouse II – Le Mirail

Les (ré-)interprétations dont a fait l’objet l’histoire de l’Ouest, de Frederick Jackson Turner à la « Nouvelle Histoire de l’Ouest » (« New Western History »), mouvement né à la fin des années 1980, font du sujet un cas d’étude particulièrement intéressant pour une analyse historiographique. La naissance de la « Nouvelle Histoire de l’Ouest », notamment, mérite une attention particulière. Les interprétations des Nouveaux Historiens, qui visaient un public populaire tout autant que le milieu universitaire, ont non seulement favorisé la renaissance d’un domaine d’étude qui n’intéressait plus qu’une poignée de spécialistes dans les années 1960-70, mais ont aussi suscité un large débat au sein de la profession historique, débat qui s’est rapidement étendu au public américain dans son ensemble, par l’intermédiaire des médias. Phénomène totalement inédit pour une discussion d’historiens, cette médiatisation a, certes, contribué à l’évolution du mouvement, mais montre aussi l’importance de l’Ouest américain dans l’inconscient collectif.

Afin de mieux appréhender le processus de renouvellement historique, il s’agira, dans un premier temps, de dresser un bref panorama de l’historiographie de l’Ouest, l’analyse de la « Nouvelle » Histoire de l’Ouest nécessitant, au préalable, de définir la « Vieille » Histoire de l’Ouest. Puis il importera de comprendre en quoi la naissance de ce mouvement marque un tournant dans les études sur l’Ouest américain, redonnant ses lettres de noblesse à un domaine longtemps délaissé et méprisé. Enfin, l’examen des débats et critiques qui ont accueilli la naissance du mouvement devrait permettre une meilleure connaissance des premières années de la Nouvelle Histoire de l’Ouest, et de son impact sur la façon dont les Américains perçoivent une partie de leur passé.

Panorama de l'historiographie de l'Ouest

Retracer l'historiographie de l'Ouest américain implique un exercice de périodisation. S'il n'est pas aisé d'établir un bornage précis, on peut distinguer trois périodes dans l'écriture de l'histoire de l'Ouest. On considère que la naissance du domaine date de 1893, date à laquelle l'historien Frederick Jackson Turner prononce un discours intitulé « The Significance of the Frontier in American History » [TURNER : 38]. D'abord ignorée par son auditoire, la conférence de Turner deviendra très vite populaire, et sera considérée, pendant plusieurs décennies, comme un document d'une importance capitale.

Premier historien à proposer une théorie sur la Frontière, Turner s'appuie sur le rapport du Bureau du recensement, datant de 1890, pour synthétiser un certain nombre d'idées, répandues à l'époque, concernant la Frontière et, de manière générale, la formation de la nation américaine. Selon Turner, celle-ci est intimement liée à l'expérience de la Frontière : « The existence of an area of free land, its continuous recession, and the advance of American settlement westward, explain American development » [TURNER : 1]. Centrale à la thèse de Turner est la notion de « processus », la Frontière façonnant ceux qui la côtoient, et produisant ces qualités uniques qui les « des-européanisent » et font d'eux des Américains.¹ Par ailleurs, l'historien annonce la fin d'une époque : « This brief official statement marks the closing of a great historic movement » [TURNER : 1]. On considérait alors que l'achèvement du peuplement de l'Ouest mettait un terme non seulement à la Frontière, mais aussi à la « soupape de sûreté » (*safety valve*) des États-Unis, c'est-à-dire une région où les miséreux et autres exclus de la société pouvaient se réfugier et vivre de leur travail de la terre.

La théorie de la Frontière constitue elle-même une réécriture, puisque Turner rejette l'interprétation de l'« École Teutonique » (« Teutonic School »), selon laquelle la démocratie américaine trouvait son origine dans l'Allemagne médiévale. À travers cette réécriture, Turner place l'Ouest au cœur de l'expérience américaine : « The true point of view in the history of this nation is not the Atlantic coast, it is the Great West » [TURNER: 3]. Ce faisant, il s'oppose non seulement à l'« École Teutonique », mais également à l'« Eastern Establishment », qui interprète l'histoire américaine en fonction de l'Est, voire de l'Europe.

L'impact de la thèse de Turner sur des générations d'historiens est tel que, pendant plusieurs décennies, rares sont ceux qui osent la critiquer. L'accession des États-Unis au rang de puissance industrielle, ainsi que la

croissance en la « Destinée Manifeste » du peuple américain de coloniser et d'exploiter un vaste continent, se traduisent, dans le discours de Turner, par un ton nationaliste. Si les premières décennies du vingtième siècle confortent cette situation, la soudaineté de la crise économique de 1929 et les années de récession qui suivent renversent la tendance. Les premières critiques de la théorie de la Frontière apparaissent alors, l'importance du facteur environnemental, notamment, étant minimisée, au profit d'interprétations économiques et sociales. De façon significative, des analyses marxistes se multiplient dans les années 1930. Le pessimisme de ces années se manifeste dans les interprétations des historiens. Les qualités autrefois associées à l'expérience de la Frontière sont désormais considérées comme des vices ayant généré la crise et le mal-être de la société. Parmi les principaux critiques de la vision turnérienne, Charles Beard remet en question l'individualisme hérité de la Frontière, source de démocratie d'après Turner : « The cold truth is that the individualistic creed of everybody for himself and the devil take the hindmost is principally responsible for the distress in which Western civilization finds itself – with investment racketeering at one end and labor racketeering at the other » [BEARD : 22].

Une deuxième période de remise en question voit le jour au lendemain de la seconde Guerre Mondiale. De nouvelles méthodologies sont adoptées, assurant ainsi un renouvellement des études sur le sujet. En 1951, le Texan Walter Prescott Webb publie *The Great Frontier*, ouvrage dans lequel il reproche à Turner d'avoir négligé d'autres frontières. Il propose ainsi de remédier à ce défaut, et de « globaliser » l'expérience de la Frontière, c'est-à-dire de ne plus la considérer comme un phénomène typiquement américain : « It is the American frontier concept that needs to be lifted out of its present national setting and applied on a much larger scale to all of Western civilization in modern times » [WEBB 1951 : 7]. Il importe, d'après Webb, d'étudier d'autres exemples, telles les frontières du Canada, d'Australie, d'Afrique du Sud, ou encore celles d'Amérique latine [WEBB 1951 : 411]. En encourageant ainsi l'utilisation de la méthode comparative, développée dans les années 1950, Webb renouvelle à la fois le sujet et les méthodes de recherche. Quelques années plus tard, il propose de considérer l'Ouest comme une région à part entière, englobant les Dakota du Nord et du Sud, le Nebraska, le Kansas, l'Oklahoma et le Texas. L'historien fait ainsi entrer l'Ouest dans le domaine de l'histoire régionale, au même titre que le Nord et le Sud, démontrant que l'Ouest possède des limites et des caractéristiques intrinsèques, telles que l'aridité [WEBB 1957 : 25-31]. Les années 1950 voient également se développer les études sur l'influence de l'Europe sur la constitution de la nation américaine. Earl Pomeroy, par exemple, insiste sur le lien unissant la culture américaine à la culture européenne :

« conservatism, inheritance, and continuity bulked at least as large in the history of the West as radicalism and environment. The westerner has been fundamentally imitator rather than innovator. [...] He was often the most ardent of conformists [...] » [POMEROY : 581-582]. Cependant, l'étude la plus aboutie de l'après-guerre reste sans conteste *Virgin Land : The American West as Symbol and Myth*, de Henry Nash Smith, publiée en 1950. Son analyse de la littérature et de la culture populaires du dix-neuvième siècle a fait de Smith un précurseur, et sa dénonciation des différents mythes qui ont influencé la réflexion de Turner marque un premier pas vers les réécritures des générations suivantes. Cette étude du facteur culturel est non seulement très originale, mais contribue également à un renouvellement des méthodes de recherche. En effet, c'est en appliquant les méthodes de la psychologie et de la psychanalyse à la thèse de Turner que Smith a pu souligner l'influence du mythe sur l'interprétation du père fondateur de l'histoire de la Frontière.

À partir des années 1950, les détracteurs de la thèse de Turner commencent à rivaliser avec ses partisans. L'insatisfaction des historiens face aux simplifications de leurs prédécesseurs, l'engouement pour les sciences sociales et le recours à des méthodes variées, l'influence du contexte politique, géopolitique, social, culturel et intellectuel, entre autres facteurs, contribuent à un renouvellement de la discipline historique en général, et des études sur la Frontière en particulier. Malgré un développement relativement lent, les critiques abondent dans les années 1950, avant de culminer dans la décennie suivante. Pourtant, alors que ces remises en question sont à la fois légitimes et très diverses, quelques historiens continuent de prôner l'interprétation de Turner. Bien qu'il ne soit pas le seul, Ray Allen Billington est souvent considéré comme le plus fidèle disciple de Turner, et c'est essentiellement grâce à lui que le modèle turnérien perdure dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Face aux ardents défenseurs de la thèse de Turner, tels que Billington, les critiques des années 1950 et 1960 n'ont, en définitive, que peu d'impact. Malgré l'adoption de nouvelles approches et méthodologies, l'absence de réécriture ralentit considérablement le renouvellement du domaine. Petit à petit, la discipline va perdre de son intérêt aux yeux des chercheurs et étudiants, qui vont la délaisser au profit de nouveaux champs d'études. Pendant plusieurs décennies, l'Ouest ne créera que peu de vocations, et le désintérêt que la discipline suscitera chez les étudiants n'aura d'égal que le mépris d'historiens d'autres domaines. L'apparition d'un mouvement

révisionniste¹, à la fin des années 1980, suscitera alors la surprise et marquera la renaissance d'un domaine d'études délaissé.

La renaissance d'un domaine d'étude

Suite à une enquête menée auprès des départements d'histoire de 375 universités américaines, W.N. Davis, Jr., publie, en 1964, un article au titre en apparence provocateur : « Will the West Survive as a Field in American History? A Survey Report » [DAVIS : 672-685]. Selon l'article de Davis, sur les 285 établissements ayant répondu à son enquête, 91 n'offraient pas de séminaire sur l'Ouest américain. Parmi ceux-ci, 57 n'en avaient jamais eu, alors que 34 l'avaient récemment abandonné. Les raisons évoquées pour expliquer le déclin de ce domaine d'étude sont multiples, à commencer par la curiosité suscitée par de nouveaux champs de recherche, mais aussi un certain désintérêt pour l'histoire régionale, à une époque où les États-Unis occupent une place centrale sur la scène internationale. Si le sondage et les tendances qu'il révèle ne permettent finalement pas à leur auteur d'apporter de réponse tranchée à la question posée dans le titre de l'article, l'intérêt de ce travail semble résider dans les interprétations que Davis fournit des commentaires faits par les sondés en réponse à ses questions. Par exemple, remarquant que nombre de sondés sont sur la défensive, il se demande si certains départements d'histoire ne souffriraient pas d'un complexe d'infériorité :

There were so many defensive comments on the returns that one wonders if history departments have something of an inferiority complex. Perhaps the separate but unequal provinces of the modern pragmatic campus bar complete integration. Moreover, the history department itself seems to require hierarchical compensation, so that certain schools, if not the profession at large, apparently have sought recovery of lost equanimity by remanding the American West to the bottom rank [DAVIS : 681].

Reléguer l'histoire de l'Ouest au rang de sous-discipline marginale est assez courant pour que plusieurs observateurs en fassent le constat.

Ce désintérêt pour le domaine se poursuit dans les décennies suivantes, les études sur l'Ouest manquant finalement de pertinence dans une Amérique en proie à des bouleversements sociaux, politiques, et économiques : « During the 1960s and 1970s, many members of the

¹ C'est en tant que processus naturel de révision d'un sujet ou d'une époque que le mot « révisionnisme » est ici employé, loin de la connotation négative de déni de l'histoire traditionnellement associée au terme en français.

professoriat often regarded the subject matter of the American West as intellectually light with little historical significance or present relevance [...] » [THOMPSON 1994 : 52]. Les articles déplorant l'état des recherches sur l'Ouest, ainsi que le manque de considération pour le domaine, se multiplient. De nombreux critiques perçoivent un malaise au sein de la discipline :

A sense of malaise influenced even the practitioners as they worried about why academic history was ignoring them. The thoughtful would often gather at convention water holes and try to decide what was wrong with western history [THOMPSON 1994 : 52].

Cette image du malaise est très forte, puisqu'elle souligne que les spécialistes du domaine ont beau avoir fait le choix d'étudier le passé de l'Ouest, ils souffrent de ce que leur recherche reste ignorée, voire dénigrée par leurs confrères historiens. Les spécialistes semblent donc être coupés du reste de la profession historique et l'arrivée, à la Maison Blanche, d'un ancien acteur de westerns, en 1980, ne rend pas le domaine plus captivant : « let's not forget the charge that frontier historians lack social conscience and relevance. ("How can you study nineteenth-century Indian-white relations, when that cowboy Reagan has his finger on the button?") » [THOMPSON 1987 : 364]. Les spécialistes, certes, doutent, mais le reste de la profession entretient aussi un certain mépris à leur égard, qui ne fait qu'aggraver leur manque de confiance. Plaisanteries et jeux de mots dédaigneux se multiplient ; entre autres exemples, l'expression « cowboys and Indians » est employée pour décrire le domaine, mais aussi, occasionnellement, l'expression « gunsmoke and horseshit », exprimant tout le mépris que la discipline inspire à certains [SAVAGE : 1242]. En outre, le sarcasme et le mépris ouvertement exprimés par certains pourraient difficilement donner du courage à ces historiens pour tenter de rendre au domaine ses lettres de noblesse :

[There] was the sentiment that Western historians simply were not intellectually as good as those whose facile minds could both embrace Cliometrics or the dictates of the New Social History *and* produce reams of jargon-laden prose designed to put history up there on the science side of the arts and sciences [SAVAGE : 1242].

C'est pourtant dans ce contexte de crise, de doute, de dénigrement et de découragement que quelques historiens, d'abord isolés, vont redonner sens et estime à un champ d'étude délaissé pendant plusieurs décennies. En 1987, lorsque paraît *The Legacy of Conquest*, ouvrage majeur de l'un de ces Nouveaux Historiens, l'histoire de l'Ouest ne représente plus qu'un sous-domaine marginal. Au début des années 1990, le ton des articles consacrés à la discipline change considérablement. Loin du pessimisme des années

précédentes, c'est la vigueur, l'énergie, et la vitalité du domaine qui sont unanimement saluées par les critiques. Dans un article publié dans le *New York Times Book Review*, Alan Brinkley remarque :

Western American history, transformed by a new generation of energetic revisionist scholars, is staging a vigorous and important revival. [...] Few groups of scholars have been more energetic in explaining and promoting themselves than the new Western historians [BRINKLEY : 1, 22].

Le recours à de nouvelles méthodologies, ainsi que l'étude de nouveaux domaines de recherche, facilitent et accompagnent cette reconquête d'un public large et varié. En s'inspirant des méthodes de la « Nouvelle Histoire Sociale » (*New Social History*), née dans les années 1960-70, ces historiens accordent une place importante aux minorités ethniques, aux femmes, et à l'environnement dans leurs recherches. En outre, la profession elle-même se diversifie, se féminisant et s'ouvrant à de jeunes historiens d'origines ethniques et sociales variées.

Cependant, s'il est incontestable que les études sur l'Ouest retrouvent un nouveau souffle à la fin des années 1980, l'apparition de la « Nouvelle Histoire de l'Ouest », qui amorce cette renaissance, ne passe pas inaperçue et suscite un large débat, qui dépassera, lui aussi, les frontières universitaires. Encensé par certains, décrié par d'autres, le mouvement ne semble laisser personne indifférent, et les réactions qu'il suscite alors sont très révélatrices de la société américaine de l'époque.

La Nouvelle Histoire de l'Ouest : réception et polémique

À la lecture des débats, comptes rendus de lecture, et articles tirés de la presse générale aussi bien que de revues spécialisées, on peut distinguer deux types de critiques ayant accueilli la naissance de la « Nouvelle Histoire de l'Ouest ». Une première série de critiques porte sur le travail de l'historien et, bien qu'elles visent en premier lieu ce mouvement, ces remarques concernent la profession historique dans son ensemble et sont régulièrement au centre d'un débat épistémologique. Une deuxième série de critiques, les plus répandues, porte plus directement sur les réécritures de ces historiens, et l'apport du mouvement à la connaissance du passé de l'Ouest américain.

Tout d'abord, la naissance de ce mouvement a été l'occasion, pour les historiens, de poursuivre une réflexion sur leur travail, réflexion qui n'a, certes, jamais cessé d'exister, mais qui semble resurgir dès lors que la discipline subit des transformations. Un premier constat concerne la

fragmentation des études sur l'Ouest. L'apport des sciences sociales (anthropologie, sociologie, économie, démographie, etc.), ainsi que la diversification de la profession, se traduisent par une très grande variété d'études, voire par une prolifération des sujets de recherche. Alors que les générations précédentes produisaient des synthèses, la nouvelle histoire morcelle le champ de recherche. La multiplication des monographies, dans les années 1990, est le signe de la spécialisation des historiens, qui se définissent non pas comme des historiens de l'Ouest, mais comme des spécialistes de l'histoire des femmes, des Indiens, ou de l'environnement, par exemple.

Un manque d'objectivité a également été reproché aux Nouveaux Historiens par certains critiques. Il est vrai que les membres de cette génération revendiquent une attitude relativiste, assumant la part de subjectivité que leurs recherches comportent, et la justifiant, notamment, par la notion de « présentisme » (*presentism*). Ce concept fait référence à l'influence de la société qui entoure l'historien et de l'époque à laquelle il vit sur son travail. Il est ainsi reproché aux Nouveaux Historiens de retranscrire dans leurs écrits le pessimisme, les doutes et les problèmes des États-Unis des années 1980-90. Selon certains critiques, cette tendance entraîne même un manque de rigueur dans le travail de recherche, recherche qui devient alors superficielle.

Enfin, plusieurs critiques lisent de la déconstruction dans les écrits des Nouveaux Historiens. Réputé pour avoir ouvert le champ des études sur l'Ouest du vingtième siècle², Gerald Nash affirme :

Many of the NWHs also reflected the influence of Deconstructionists. Indeed, many of the NWHs were trained at Yale University, which prided itself on hiring the godfather of Deconstruction, the Belgian Paul de Man, a literary critic. De Man had been a virulent supporter of Adolf Hitler in the 1930s and spent World War II writing pro-Nazi and anti-Semitic articles for Belgian newspapers [NASH 1993 : 4].

La critique de Nash est contestable, puisqu'elle ne porte pas tant sur les écrits des Nouveaux Historiens (il ne donne pas d'exemple concret de ce qu'il considère comme de la déconstruction) que sur l'influence qu'il croit y déceler d'un adepte de la déconstruction, suspecté de nazisme, qui a enseigné à la prestigieuse université de Yale, dont sont issus la plupart des

² Gerald D. Nash est l'auteur, notamment, de *The American West in the Twentieth Century : A Short History of an Urban Oasis* (Englewood Cliffs, N.J. : Prentice-Hall, 1973), et de *The American West Transformed : The Impact of the Second World War* (Bloomington : Indiana University, 1985), deux études majeures qui ont grandement contribué à étirer la chronologie de l'histoire de l'Ouest.

membres fondateurs de la New Western History. De cette analogie avec le nazisme mais aussi, ailleurs, avec les idéologies marxiste et stalinienne, découle l'argument majeur de la critique de Nash, qui consiste à accuser les Nouveaux Historiens de mettre l'écriture de l'histoire au service d'idéologies :

A brief analysis of ideological history in the past provides the necessary background for a fuller understanding of NW history in the present and reveals some common characteristics between the works of ideologically oriented historians in the middle of the nineteenth century and the NW group [NASH 1994 : 150].

Selon Nash, cette politisation du passé est le signe de l'impact de la « Nouvelle Gauche » (*New Left*) sur des historiens formés dans les années 1960-70 aux États-Unis, comme en témoigne l'intérêt porté par ces historiens aux minorités ethniques, aux classes défavorisées, et aux exclus de l'histoire de façon générale.

Si la virulence des propos de certains commentateurs peut surprendre, voire choquer, c'est parce que ces remarques, bien que ciblées, touchent à l'essence même de la discipline historique et au travail de l'historien, et s'inscrivent donc dans un débat dépassant largement les frontières de l'histoire de l'Ouest. À travers le renouvellement de la génération d'historiens travaillant sur l'Ouest américain, c'est l'évolution de la discipline historique, l'écriture de l'histoire, la subjectivité et le rôle de l'historien, mais aussi la fonction de l'histoire qui sont remis en question. Cependant, il est intéressant de noter que des critiques tout aussi acerbes et, en outre, plus répandues, car relayées par la presse nationale, portent plus directement sur les réécritures de la « Nouvelle Histoire de l'Ouest », et la contribution du mouvement à la connaissance du passé de l'Ouest américain.

Ainsi, de nombreux commentateurs cherchent à nuancer la « nouveauté » du mouvement ou, plutôt, des idées qui y sont développées : « a lot of the "New Western History" is not really new and [...] much of what is new is not really history » [WEST : 103]. Cette citation résume à elle seule le sentiment de nombreux observateurs, que le mouvement laisse plus que sceptiques. Considérant qu'il est plus approprié de parler d'évolution que de révolution, ces critiques relèvent les emprunts des « Nouveaux » historiens aux générations précédentes :

[The] revisionists had been at work for decades by the time the phrase New Western History was being used, and an extensive literature on previously ignored aspects of the West had been published. There were good accounts of the role of women, Hispanics, and blacks in the

West. Urban history had been discovered, and scholars had begun to illuminate the story of the twentieth-century West [...] [THOMPSON 1994 : 58].

Autrement dit, la jeune génération s'attribue la paternité d'un révisionnisme entamé depuis plusieurs décennies, sans pour autant porter ces réécritures au crédit de leurs prédécesseurs.

En définitive, et à en croire certains critiques, il semblerait que l'apport de la Nouvelle Histoire de l'Ouest réside essentiellement dans la noirceur et le pessimisme exacerbés qui caractérisent les écrits de ces historiens. Cette noirceur a été durement critiquée, et constitue la critique la plus répandue. Leur insistance sur les notions de destruction, violence, échec, ou conquête, entre autres, a valu aux Nouveaux Historiens d'être accusés d'être aussi peu modérés dans leur pessimisme que ne l'était Turner dans son triomphalisme. En outre, loin des exploits héroïques d'un Buffalo Bill ou d'un Général Custer, les personnages de ce nouvel Ouest sont tous des victimes :

A profession that once mainly concerned itself with national heroes and their actions now prefers to pay some attention to victims. There is no shortage of victims out West: you have the native peoples (destroyed), the migrant poor (degraded), the landscape (damaged, mangled, eroded, stripped), the women and children (brutalized, exploited), the national ideals (tarnished) [McMURTRY : 33].

Le vocabulaire employé par Larry McMurry, dans ce commentaire, est très connoté, et l'insertion régulière de participes passés entre des parenthèses met ces termes en exergue. Le martèlement produit à la lecture de ce passage crée une morbidité censée imiter la noirceur des écrits des Nouveaux Historiens, et le romancier devient un détracteur du mouvement tout aussi efficace, sinon plus, que les membres de la « vieille » génération.

La façon dont la presse s'est emparée de cette noirceur est très intéressante. Les titres des divers articles publiés dans les premières années du mouvement peuvent être classés selon deux catégories : ceux qui mettent en avant l'opposition entre la Nouvelle Histoire et la Vieille Histoire de l'Ouest³, et ceux qui insistent sur le pessimisme des écrits des Nouveaux

³ « Shootout in Academia Over History of U.S. West : New Generation Confronts Frontier Tradition », « Unsettling the Old West », « How the West Was Really Won », « How the West Was Won or Lost », « Rewriting the West : A Showdown Over Frontier Legend », etc. Articles parus, respectivement, dans *The Washington Post*, *The New York Times Magazine*, *US News and World Report*, *The New Republic*, *USA Today*, entre le 10 octobre 1989 et le 7 décembre 1990.

Historiens⁴. Certains journalistes ne sont, en définitive, pas plus nuancés, dans leurs critiques, que les commentateurs les plus virulents, c'est-à-dire les historiens de la « vieille » génération :

[The] new historians are scrutinizing the dark sides of the West's past, and they are drawing the conclusion that it was all too often a place of deep, unredeemed tragedy and failure. Their articles and books, reflecting trends in other disciplines, stress the despoliation of the environment, the contributions and abuse of minorities and women, and the injustices of what they portray as untrammelled greed. [...] By treating [the West] as a human and ecological failure, the advocates of the new history are open to charges that they have pressed so far in trying to demolish the old myths that they have embraced a negativism as faulty as the romanticism of the past [BERNSTEIN : E 66].

En décrivant les écrits des Nouveaux Historiens comme particulièrement sombres et pessimistes (l'on relèvera le même vocabulaire de destruction, d'exploitation, et d'échec que dans les revues consacrées au domaine de recherche), les journalistes donnent une image assez peu attrayante du mouvement. Par ailleurs, ils montrent également les Nouveaux Historiens en opposition à leurs prédécesseurs : ils ne sont pas les héritiers des générations précédentes, dont ils pourraient perpétuer les recherches, mais se sont construits en opposition à elles. Il y a donc une « Nouvelle » Histoire de l'Ouest, qui se présente, selon les journalistes, comme étant aux antipodes de la « Vieille » Histoire de l'Ouest. Les qualificatifs employés dans la presse pour décrire le mouvement et ses figures emblématiques sont éloquentes : « a corps of academic young Turks », ou « a new Wild Bunch », par exemple ; mais il est aussi parfois question de guerre (« a full-scale war ») ou de règlement de comptes inspiré des meilleurs westerns : « this new breed of historians has fired away at the patriarch [Turner] with both barrels ». D'ailleurs, Turner, le père fondateur de la discipline, mort depuis 1932, est la cible principale, et facile, de ces jeunes loups, selon les journalistes : « Central to almost all descriptions of the new history is an obligatory, almost ritualistic repudiation of Frederick Jackson Turner » [BRINKLEY : 22]. Non seulement la nouvelle génération manque de respect envers la précédente, puisqu'elle refuse d'admettre son influence, mais, en plus, les jeunes historiens piétinent l'héritage commun et, en s'attaquant au père fondateur de l'histoire de l'Ouest, désacralisent le domaine.

⁴ « Among Historians, the Old Frontier is Turning Nastier with Each Revision », par exemple, paru dans *The New York Times* le 17 décembre 1989.

Enfin, là où les historiens, qui s'expriment dans les revues scientifiques, lisent de la « déconstruction », les journalistes voient une destruction du mythe de l'Ouest, d'une part, mais aussi de la thèse de Turner, et des images véhiculées depuis un siècle. Selon un article publié dans *USA Today*, les Nouveaux Historiens sont des iconoclastes, qui visent non pas la production d'une nouvelle histoire, mais la destruction pure et simple de ce qui a longtemps fait la fierté américaine :

Revisionists seem to be aiming to alter history and destroy the sense of romance that vitalized the US' movement west. [...] West-bashing is the in thing today. [...] It appears that the aim of the revisionists is not to understand history, but to alter it. [...] These revisionists are not so much reconstructionists as they are deconstructionists—the new flag-burners. [...] The new de-mythologizers and nay-sayers are hell-bent on destroying, without replacing, the values that made the West unique and our country great. [...] In our age of anti-heroes [...], they refuse to recognize the heroics of the Old West [KREYCHE : 70].

C'est un portrait accablant de la nouvelle génération qui est ici dessiné : les Nouveaux Historiens vandalisent le passé de la nation, et foulent aux pieds les valeurs et idéaux américains, ni plus ni moins.

Dès lors, comment expliquer de telles critiques ? Comment comprendre la véhémence de certains propos, la violence de certains commentaires ? Comment interpréter l'ampleur et la propagation fulgurante de ce qui n'aurait dû être qu'un simple débat d'historiens, généré par la publication de quelques ouvrages et articles regroupés sous une nouvelle appellation, mais qui fut retranscrit dans les plus grands journaux nationaux ? Deux raisons semblent expliquer ce phénomène. D'une part, il semblerait que les contacts établis entre certains Nouveaux Historiens et des journalistes ont facilité la médiatisation du colloque marquant la naissance de la Nouvelle Histoire de l'Ouest (« Trails : Toward a New Western History »), et, au-delà, du débat qui s'est ensuivi. Patricia Nelson Limerick, chef de file du mouvement, n'a pas hésité à inviter un journaliste du *Washington Post* qu'elle avait connu pendant ses études. À l'occasion d'un entretien, l'historienne explique ainsi qu'ayant non seulement organisé le colloque, mais aussi mis en place une exposition consacrée au sujet, elle était désireuse d'attirer l'attention sur son travail, et a donc sollicité la présence du journaliste du *Washington Post*, qu'elle connaissait :

I think I just wanted some kind of reward for having worked so hard. [...] The *Washington Post* man, I'd come to know a little bit, when I called him he said (I remember him saying): "Oh! This is really great, thank you so much for calling me. This is the kind of story *The New York Times* usually gets first". So, he goes to Santa Fe, does the story,

and runs it in the *Post*, and then two or three days later, the phone rings and it's Richard Bernstein for *The New York Times*, saying "Oh! No, the *Washington Post* got this first, what will I do?!" [LIMERICK 2008].

Deux mois après ce premier article du *Washington Post*, Bernstein en écrit un pour le *New York Times*, et de nombreux autres suivirent.

D'autre part, la place de l'Ouest dans l'imaginaire américain a joué un rôle considérable dans la propagation de ce débat, lequel n'aurait jamais trouvé sa place dans des journaux nationaux à grand tirage tels que *The New York Times* ou *The Washington Post* mais, aussi, *USA Today* ou *U.S. News and World Report*, si l'Ouest n'avait eu une place privilégiée dans l'inconscient national. Pour une majorité d'Américains, l'Ouest et l'expérience de la Frontière constituent le berceau de l'identité nationale. Remettre en question le caractère glorieux de ce passé suscite forcément des réactions excessives :

Everything we like to think of as "American"—flattering things that Turner said best: individualism, democracy, or progress—are things widely considered western and as having developed out of the frontier and westering experience. [...] To assert that the West and the frontier experience were not always honorable or flattering upsets many people and literally beggars their belief [NUGENT : 5].

Ce sont des certitudes fermement ancrées dans les esprits que les Nouveaux Historiens remettent en question, bouleversant ainsi les repères les plus élémentaires des Américains. Il ne fait aucun doute que l'association systématique, pour ne pas dire la confusion, entre histoire de l'Ouest et histoire de la nation, et entre identité de l'Ouest et identité américaine explique, en grande partie, la susceptibilité du public face à une relecture du passé de l'Ouest. Le sujet est sensible, et les réécritures des Nouveaux Historiens constituent, pour certains, une atteinte à l'intégrité de l'identité nationale.

Conclusion

Ce que l'on pourrait considérer comme une entreprise naturelle (éclairer le passé sous un nouveau jour) devient, à la lecture des critiques, un acte politique fort, qui ébranle les croyances les plus profondément ancrées et, parce qu'il remet en question jusqu'à la notion même d'identité, est accusé de nuire à l'unité nationale. C'est manifestement parce qu'il vise directement l'un des mythes fondateurs de la nation américaine que le révisionnisme des Nouveaux Historiens suscite une telle polémique et déchaîne autant de passions. En d'autres termes, même si l'originalité de la New Western

History en tant que mouvement révisionniste est toute relative, la singularité de sa réception l'est beaucoup moins. La virulence des réactions suscitées par le mouvement, l'acrimonie de certains commentateurs, les vitupérations de membres de la « Vieille » comme de la « Nouvelle » école, sont des éléments totalement inédits déclenchés par un débat qui aurait dû, en toute logique, ne concerner que la profession historique mais qui a connu une médiatisation, elle aussi, sans précédent. Cette dernière peut s'expliquer, toutefois, par le contexte de « guerres culturelles » qui a accueilli la naissance de la Nouvelle Histoire de l'Ouest, et qui, parfois latent, resurgit régulièrement dans la société américaine. Quant à la fureur de certains observateurs, elle semble n'avoir d'égal que la prépondérance de l'Ouest et de l'image d'un passé épique dans l'imaginaire américain.

Références bibliographiques

- BEARD, Charles A. "The Myth of Rugged American Individualism". *Harper's Monthly Magazine* 164-979 (December 1931) : 13-22.
- BERNSTEIN, Richard. "Among Historians, the Old Frontier is Turning Nastier with Each Revision". *The New York Times* (17 December 1989) : section E, 66.
- BRINKLEY, Alan. "The Western Historians : Don't Fence Them In". *The New York Times Book Review* (20 September 1992) : 1, 22-26.
- DAVIS, Jr., W.N. "Will the West Survive as a Field in American History? A Survey Report". *The Mississippi Valley Historical Review* 50- 4 (March 1964) : 672-685.
- KREYCHE, Gerald. "Preserving the Myth of the Old West". *USA Today* 120-2560 (January 1992) : 70-71.
- LIMERICK, Patricia Nelson. *The Legacy of Conquest. The Unbroken Past of the American West*. New York : W.W. Norton & Company, 1987.
- _____ Entretien mené par Nathalie Massip. Colorado University, Boulder, 15 septembre 2008.
- MASSIP, Nathalie. « La 'Nouvelle Histoire de l'Ouest': Historiographie et Représentations ». Thèse de doctorat soutenue le 29 juin 2011. Université de Toulouse-Le Mirail.
- MCMURTRY, Larry. "How the West Was Won or Lost". *The New Republic* (22 October 1990) : 32-38.

- NASH, Gerald D. "Point of View: One Hundred Years of Western History". *Journal of the West*, 32-1 (January 1993) : 3-4.
- _____ "The Global Context of the New Western Historian", Gressley, Gene M. (ed.). *Old West/New West: Quo Vadis?* Norman: University of Oklahoma Press, 1994 : 147-162.
- NUGENT, Walter. "Western History. New and Not So New". *OAH Magazine of History* 9 (Autumn 1994) : 5-9.
- POMEROY, Earl. "Toward a Reorientation of Western History: Continuity and Environment". *The Mississippi Valley Historical Review* 41-4 (March 1955) : 579-600.
- SAVAGE, Jr., William W. "The New Western History: Youngest Whore on the Block". *AB Bookman's Weekly* (4 October 1993) : 1242-1247.
- SMITH, Henry Nash. *Virgin Land: The American West as Symbol and Myth*. [1950] New York: Vintage Books, 1959.
- THOMPSON, Gerald. "Frontier West: Process or Place?". *Journal of the Southwest* 29-4 (Winter 1987) : 364-367.
- _____ "The New Western History: A Critical Analysis", Gressley, Gene M. (ed.). *Old West/New West: Quo Vadis ?* Norman: University of Oklahoma Press, 1994 : 49-71.
- TURNER, Frederick Jackson. "The Significance of the Frontier in American History". *The Frontier in American History*. [1920] New York: Dover Publications, 1996 : 1-38.
- WEBB, Walter Prescott. *The Great Frontier*. Cambridge, Mass.: The Riverside Press, 1951.
- _____ "The American West: Perpetual Mirage". *Harper's Magazine* 214-1284 (May 1957) : 25-31.
- WEST, Elliott. "A Longer, Grimmer, But More Interesting Story", Limerick, Patricia Nelson ; Clyde A. Milner, II & Charles Rankin (eds.), *Trails: Toward a New Western History*. Lawrence: University Press of Kansas, 1991 : 103-111.